

A. VAROTTARI.

Venetianische Schule.



DIETHELBRECHERIN.



Alessandro Varotari, genannt Padovanino.

Die Ehebrecherin.

Auf Leinwand. — Höhe: 5 Schuh 6 Zoll. Breite: 7 Schuh 4 Zoll.

Jesus befand sich eben, das Volk lehrend, im Tempel, als die Pharisäer ein Weib, das sie des Ehebruches beschuldigten, vor ihn führten, und verlangten, daß er über die Sünderin sein Urtheil fälle. Die Heuchler, durch des Gottmenschen untadelhaften Wandel und himmlische Weisheit zum tödlichsten Hasse entflammt, hatten seinen Untergang beschlossen, und nahmen zu niedriger List ihre Zuflucht, da sie den vom Volke hochgeachteten Mann nicht öffentlich anzugreifen wagen durften. Das Urtheil über die Ehebrecherin war die gefährliche Schlinge; denn, entschied Jesus nach dem Gesetze Moses, welches eine Ehebrecherin zu steinigen befahl: so hätten sie ihn der römischen Regierung als Verbrecher angezeigt, die den Juden das Recht genommen hatte, ihre Verbrecher eigenmächtig mit dem Tode zu strafen; sprach Jesus aber die Sünderin frey: so hätten sie ihn dem jüdischen Volke als Uebertreter des mosaischen Gesetzes gehässig gemacht. — Der göttliche Lehrer durchschaute aber sogleich die Arglist der Frage; er würdigte sie gar keiner Antwort, sondern bückte sich, und zeichnete Schriftzüge in den Sand, als wäre er in tiefen Gedanken. Erst als jene die Frage wiederholten, da richtete er seinen Blick voll himmlischer Würde auf sie, und sprach: »Wer unter euch ohne Sünde ist, der werfe den ersten Stein auf sie;« hierauf bückte er sich wieder, und fuhr fort zu schreiben. Diese wenigen Worte waren hinreichend, den Heuchlern die Larve abzuziehen, und des Gewissens Stimme in ihrer Brust rege zu machen. Tief beschämt schlich einer um den anderen von dannen, bis das Weib allein vor Jesu stand. Da fragte er es, ob keiner von ihren Anklägern es verdammt hätte; und als das Weib es verneinte, sprach er: »Nun, wenn keiner dich verdammt, so will auch ich es nicht thun: geh' hin und sündige nicht mehr!« —

Dieses herrliche, allgemein bewunderte Gemälde, eines der besten von diesem Meister, liefert den sprechendsten Beweis, daß die gemüthvolle Auffassung und treffende Darstellung der Charaktere die höchste Bedingung der Kunst ist. Hier leuchtet nicht Farbenpracht, keine gewaltsame Stellung oder Handlung beschäftigt

das Auge, denn das Bild selbst hat nur moralisches Interesse; aber der Ausdruck himmlischer Sanftmuth in Gesicht und Haltung der Christus-Figur, der tiefen Beschämung des Weibes, der arglistigen Bosheit des Pharisäers, welcher nicht wagt, dem Gottmenschen gerade in's Auge zu sehen — Alles zieht den Beschauer mit unwiderstehlichem Reize an, und gern übersieht man den Anachronismus des Buches und der Augengläser über der sanften Harmonie im Farbentone, der klugen Gruppierung und des saftigen zarten Colorits, besonders in den mit freyem, markigem Pinsel behandelten Fleisch-Parthien. Diese Eigenschaften, welche alle Gemälde Barotari's in vorzüglichem Grade besitzen, weisen ihm den nächsten Rang nach Tizian an, nach dessen Werken er sich auch bildete.

Alessandro Barotari wurde im Jahre 1590 zu Padua geboren, weshalb er auch oft Padovanino genannt wird. Sein Vater Darius, selbst ein geschickter Künstler, konnte ihm nur die ersten Elemente der Kunst beybringen, da er schon im Jahre 1596 starb. So zart auch des Knaben Alter war, so hatten doch die väterlichen Lehren und die beständige Anschauung vorzüglicher Meisterstücke den entschiedensten Einfluß auf die Richtung seines Talentes. Mehrere Copien nach Tizian erregten frühe schon der Kenner Bewunderung. Da er diesen Meister vorzugsweise studieren wollte, so begab er sich später nach Venedig, wo er durch Fleiß und glückliche Anlagen so tief in den Charakter dieses großen Künstlers drang, daß viele Liebhaber seinen Arbeiten den Vorzug vor jenen der besten Schüler Tizian's einräumten. Er starb allgemein geachtet im Jahre 1650, und hinterließ ein großes Vermögen. Sein Meisterwerk ist die Hochzeit zu Canaan, in der Akademie zu Venedig. Außer Padua und Venedig sind seine Werke selten. Die kaiserliche Bilder-Gallerie in Wien besitzt von ihm noch zwey Gemälde, nämlich: Judith mit dem Haupte des Holofernes (Kniestück, Figur in Lebensgröße), und eine heilige Familie, ehemahls ein Altarbild in Venedig. Das oben beschriebene Gemälde ist zwey Mahl gestochen, doch sind beyde Stiche ohne Werth, besonders jener von van Stieen.

Unter seinen Schülern zeichneten sich aus: seine Schwester Clara, als Porträt-Mahlerin; sein Sohn Darius, welcher die Mahlerey jedoch nur als Dilettant übte (er war zugleich Arzt, Dichter und Kupferstecher.); ferner: Giulio Carpioni, Carlo Leoni, Rocco Maestri, Giovanni B. Rossi, Bartolommeo Scaligero und Pietro della Vecchia.

ALESSANDRO VAROTARI, NOMMÉ PADOVANINO.

LA FEMME ADULTÈRE.

Sur toile. — Hauteur 5 pieds 6 pouces. Largeur 7 pieds 4 pouces.

JÉSUS-CHRIST enseignant dans le temple, les Pharisiens amenèrent en sa présence une femme qu'ils accusèrent d'adultère, pressant le Seigneur d'en prononcer la sentence. Animés par une haine mortelle ces hypocrites avaient résolu la perte du Sauveur, dont la vie sans tache et la sagesse céleste condamnaient leurs actions; mais n'osant publiquement attenter à la vie de cet homme adoré du peuple, ils eurent recours à la ruse la plus basse et la plus maligne. En effet cette sentence était un piège des plus dangereux: car si Jésus-Christ prononçait selon la loi de Moïse qui ordonnait de lapider les adultères, ils allaient le dénoncer au gouvernement des Romains qui avaient ôté aux juifs le droit de punir eux-mêmes de mort leurs criminels; que si au contraire il absolvait la pécheresse, ils n'auraient pas manqué de le rendre odieux au peuple juif, en le décrivant comme transgresseur de la loi mosaïque. Pénétrant aussi-tôt toute la malice de leur question, le divin maître ne daigna pas leur répondre, mais s'inclinant et traçant des figures dans le sable, il fit semblant d'être absorbé dans ses pensées. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent répété leur question qu'il se releva et les fixant d'un regard majestueux il leur répondit: «que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre.» Après quoi s'inclinant de nouveau il continua d'écrire. Ces paroles suffirent pour démasquer ces hypocrites et pour réveiller la voix de leur conscience. Chargés de confusion, ils se retirèrent l'un après l'autre, jusqu'à ce que Jésus-Christ se trouvant seul avec la femme lui demanda: aucun de vos accusateurs ne vous a-t-il condamnée? Non, répondit-elle. «Eh bien,» répliqua le Seigneur, «si aucun ne vous a condamnée je ne vous condamnerai pas non plus; allez-vous en et ne péchez plus désormais.»

Ce tableau admirable, un des chefs-d'oeuvre de ce maître, prouve avec évidence que le comble de l'art est de bien saisir et de savoir représenter des caractères bien sentis. Ce n'est ni la richesse du coloris,

ni la fierté du dessin qui charment dans ce tableau l'oeil du spectateur, le sujet représenté n'ayant qu'un intérêt moral: ce qui fixe avec un charme irrésistible, c'est la douceur céleste exprimée dans les traits et dans l'attitude du Sauveur, la confusion profonde de la femme et la ruse maligne du Pharisien, n'osant regarder le Sauveur en face; et volontiers l'on pardonne à l'artiste l'anachronisme du livre et des lunettes, en faveur de l'harmonie des tons, du groupe supérieurement bien disposé et du coloris suave, surtout dans les parties de la carnation, traitées avec un pinceau large et vigoureux. Ces qualités qui caractérisent tous les tableaux de Varotari, lui assignent le premier rang après le Titien, d'après les oeuvres duquel il s'était formé.

Alessandro Varotari naquit en 1590 à Padoue, ce qui fut cause qu'on le nommait aussi *Padovanino*. Son père Darius, peintre habile lui-même, ne put guère lui enseigner que les premiers éléments de l'art, étant mort l'an 1596. Mais quelque jeune que fut l'enfant, les avis paternels et la vue continuelle de grands chefs-d'oeuvre de l'art furent d'une influence décisive pour son talent. Plusieurs copies qu'il fit d'après les tableaux du Titien, excitèrent de bonne heure l'admiration des connaisseurs. Voulant surtout étudier ce maître il se rendit à Venise, où par son application et ses bonnes dispositions il pénétra si profondément dans l'esprit de ce grand artiste, qu'un grand nombre d'amateurs ont préféré ses travaux à ceux des meilleurs écoliers du Titien. Il mourut estimé et regretté de tout le monde en 1650, et laissa une riche succession. Son chef-d'oeuvre par excellence c'est la noce de Cana qui se trouve à l'Académie de Venise. Hors de Padoue et de Venise ses oeuvres sont devenus fort rares. La Galerie impériale de Vienne en possède encore deux tableaux, savoir: Judith tenant la tête d'Holoferne (figure de grandeur naturelle, jusqu'aux genoux) et une sainte famille, qui fut autrefois un tableau d'autel à Venise. Le tableau dont nous avons donné la description, a été gravé deux fois; mais ces estampes sont sans valeur, surtout celle de van Stieen.

Les plus distingués de ses écoliers sont: sa soeur Clara, célèbre par ses portraits, son fils Darius qui n'exerça la peinture que comme amateur, étant à la fois médecin, poète et graveur en taille-douce; puis: Giulio Carpioni, Carlo Leoni, Rocco Maestri, Giovanni B. Rossi, Bartolommeo Scaligero et Pietro della Vecchia.